

—Abrége donc, Magloire; jamais tu n'arriveras.

—J'y suis : minute ! Tout à coup, qu'est-ce que je vois ?... Mon coquin de revenant qui me fait signe d'approcher, avec son grand bras maigre ! Ah ! Seigneur ! la colique m'empoigne pour de bon ; mais que faire !... Me sauver ?... pas si fou : il m'aurait mis la main au collet en deux enjambées ! Je me risque donc et j'avance, j'avance doucement, à petits pas, sans faire du bruit...

—Plus vite, Magloire, plus vite.

—Ouache ! comme vous allez, vous autres ! J'aurais bien voulu vous y voir... Plus vite, hum ! c'est qu'on a les jambes faibles, tenez, sur le coup de minuit, dans un endroit écarté et seul en présence d'un échappé du purgatoire.

—Tu te trompes ; ce n'est pas ça...

—Je vous dis que oui, moi. Enfin, n'importe, continuons. A force de mettre mes pieds l'un devant l'autre, je me trouve arrivé à une demi-toise de mon homme... de mon fantôme, je veux dire. Inutile d'ajouter que je suis plus mort que vif et que les coliques me coupent en deux. Pourtant, je ne suis pas peureux de mon naturel.

—C'est vrai, ça ! murmurèrent les auditeurs.

—Que voulez-vous ? Chacun a ses petites faiblesses à de certaines heures. J'en étais là.

—Tu en étais à ce que le fantôme allait te dire ! interrompit avec impatience le père Nolet.

—Ça va venir. Laissez-moi, au moins, le temps de l'aveindre de mon gosier. Voilà. Une voix creuse se fit alors entendre. Elle semblait sortir des entrailles du rocher : "La charité, mon frère ! disait la voix ; une aumône pour racheter ma pauvre âme !"

—C'est lui ! c'est le même ! interrompit de nouveau le père Nolet.

Magloire continua, comme s'il n'eût pas entendu :

—La charité ? que je lui répondis, mais je n'ai pas le sou ! mon pauvre revenant.—Tu n'a pas d'argent... Ecoute alors, et je te tiendrai quitte de l'aumône que tu me dois, si tu fais ce que je vas te dire. Voilà dix ans que je suis mort et que je languis dans les flammes du purgatoire pour avoir volé la fabrique de Vide-Poche. Un sacrilège, hélas ! J'ai encore dix ans à faire. Mais mon saint patron a obtenu du bon Dieu que je descendrais sur la terre tous les mois de novembre pour amasser la somme que j'ai volée autrefois. Cette somme est de deux cents piastres... Laissez-vous, chrétiens de Vide-Poche, un de vos frères se consumer dans la plus horrible des agonies pour une bagatelle semblable ?—Oh ! non, assurément, pauvre âme que vous êtes ! que je m'écriai en pleurant presque.—Eh bien ! mon bon frère, achève le fantôme, demande à ceux qui furent mes amis quand j'habitais cette vallée de larmes de venir vendredi prochain, à l'heure de minuit, déposer leur offrande dans le trou que tu vois là, à ma gauche, entre ces deux rochers près desquels bouillonne la Sautouse. Je prierai pour eux quand je serai dans le ciel.

Je m'approchai et me penchai au-dessus du ravin pour voir l'endroit désigné par le fantôme. Je le reconnus aisément. C'est un trou profond, presque toujours à sec, qui s'ouvre au pied de l'escarpement où se brise la rivière. Tout en me relevant, je faisais la réflexion qu'un habitant de l'autre monde était seul capable d'aller prendre là les offrandes qu'on y jetterait, lorsque je m'aperçus que le fantôme avait disparu... Je crus même voir son long vêtement blanc flotter entre deux nuages, puis s'évanouir dans le voisinage des étoiles.

Je n'ai pas besoin de vous dire si je me hâtai de descendre aux maisons. Je courus comme un dératé, sans regarder en arrière, de peur d'apercevoir le grand corps de mon spectre, emboitant tranquillement le pas pour me rattrapper.

En finissant ces mots, Magloire Niquet se leva.

—Voilà, père Nolet et la compagnie, dit-il, ce que j'avais à vous confier. Agis-

sez comme il vous plaira, mais mon devoir était de vous rapporter les paroles du fantôme. Je vous laisse pour continuer ma tâche. Bonsoir.

Et il sortit avant que personne ne fût revenu de la stupeur causé par son étrange histoire.

Quand la porte se fut refermée sur Niquet, les vieillards regardèrent tous le maître de la maison.

—Eh bien ! père Nolet ?... firent-ils.

—Mes enfants, répondit gravement le bonhomme, il faut aller au Détour à l'heure fixée par le fantôme... Il faut racheter cette pauvre âme !

—On ira ! on ira ! s'écrièrent les vieillards.

—Moi aussi, j'irai ! dit Prosper Gagnon, qui n'avait pas soufflé mot depuis longtemps, mais ce sera pour vous faire assister à une jolie fin de cinquième acte dans la comédie qui se joue.

Les vieillards comprirent-ils la métaphore de l'ex-élève de quatrième ?

Il est probable que non, car ils se reprirent à parler fantômes et revenants comme de plus belle.

On se sépara fort tard dans la soirée.

## VI

A six jours de là—c'est-à-dire le vendredi suivant—quelques minutes avant minuit, un étrange spectacle pouvait être vu sur une des rives de la Sautouse.

C'était une longue file d'hommes, de femmes et même d'enfants qui se glissait dans l'obscurité de la nuit, à peine combattue de temps à autre par un maigre rayon de lune. Parmi ces gens, il y en avait une bonne moitié qui pliaient sous des fardeaux de diverse nature... Les uns portaient des poches, les autres des quartiers de viande, d'autres des pains de froment, d'autres encore de la galette, d'autres enfin des légumes crus et divers articles difficiles à inventorier.

Le reste ne portait rien.

La procession marchait en silence, se dirigeant vers le Détour de la Sautouse. Un homme tenait la tête : c'était le père Nolet.

Arrivé à un petit bois où la rivière fait un coude et où le terrain commence à s'accidenter, la procession s'arrêta.

Un homme seul continua d'avancer et s'engagea timidement sous le couvert des sapins : cet homme était encore le père Nolet.

Il revint au bout de cinq minutes.

—Marchez, dit-il, mais un à un... et pas un mot.

La voix du bonhomme tremblait et ses jambes flageolaient.

Ce que voyant et entendant, la foule hésita. Mais lui :

—Minuit va sonner : dépêchez-vous donc !... Voulez-vous faire un malheur ?

La foule n'hésita plus et s'ébranla sur toute la ligne. Les derniers poussaient les premiers, si bien que la tête de colonne déboucha en peu de temps sur une sorte de plateau rocheux dans les entrailles duquel la rivière avait creusé son lit. On l'entendait mugir à quelques perches de là.

Rien d'extraordinaire sur le plateau... Les grands sapins qui lui servent de bordure se balancent mollement, effleurés par une brise légère. L'extrémité inférieure de leur tronc se dessine à peine dans l'ombre plus épaisse...

On dirait la colonnade de quelque palais enchanté.

Tout à coup, un timbre lointain sonne lentement les douze coups de minuit... et il arrive une chose effrayante : les grands sapins semblent s'écarter et le fantôme surgit !

A cette apparition, bien qu'elle soit prévue et... espérée, la foule s'écrase, s'affaisse contre terre. Un sourd murmure de terreur s'exhale de tous ces corps prosternés, et le fantôme peut majestueusement prendre place sur la pointe de son rocher, sans qu'on le voit se mouvoir.

Cependant, un homme se relève le premier : c'est toujours l'intrépide père Nolet. Il s'avance en titubant de peur. Arrivé à dix pas de l'apparition, il ôte son bonnet, s'incline jusqu'à terre et se dirige

vers le bord de l'escarpement indiqué par Magloire Niquet. Là il tire de sa poche un rouleau d'écus et le laisse tomber dans le trou béant qu'il devine plutôt qu'il ne voit.

Puis il se retire humblement.

Tout le monde en fait autant, d'abord ceux qui ne portaient rien, puis les autres que nous avons vus pliant sous leurs étranges fardeaux.

A chaque aumône déposée en lieu sûr, le fantôme s'incline poliment. On jurait qu'il sourit, le brave mort, tant il paraît aise de l'empressement de ses amis terrestres.

Cependant, le défilé tire à sa fin... Il reste à peine quelques retardataires que la peur a retenus jusque-là, mais qui s'avancent enfin.

L'apparition est de plus en plus gracieuse, elle plie sa longue échine avec une désinvolture !... Jamais on ne vit fantôme plus guilleret. N'était le décorum que doit garder tout revenant qui se respecte, il se frotterait les mains, j'en suis sûr, comme un marchand de pâte à razer qui fait recette. Mais il faut de la tenue : mort exige !

Tout à coup, une étrange rumeur parcourt les rangs de la procession comme un courant électrique. Prosper Gagnon, qui se trouvait avec les autres, vient de disparaître... Il s'est sauvé, sans nul doute... Il a eu peur, l'incrédule : le spectre est vengé ! Les voilà bien, ces esprits forts qui ne croient à rien : le verbe haut quand ils sont loin, le caquet bas quand ils sont près.

Telles sont les réflexions de tout le monde, et surtout du père Nolet, lorsqu'une terrible diversion vient en changer le cours et porter à son comble l'épouvante des assistants...

Prosper Gagnon lui-même débouche de la forêt en arrière du fantôme et marche rapidement sur lui, il tient à la main une longue gaule, qu'il brandit d'une manière des plus significatives.

Un même cri étouffé jaillit de toutes les poitrines et avertit le revenant que quelque chose d'insolite se passe derrière lui.....

Il se retourne, mais trop tard... la gaule de Prosper s'est abattue sur ses épaules... un craquement s'est fait entendre et la moitié supérieure du pauvre fantôme s'est détachée du reste du corps pour aller tomber, avec le linceul qui la drapait, à vingt pieds plus loin.

L'autre moitié est restée debout, intacte, mais ahurie au possible : c'est l'aimable et maigre personne de Magloire Niquet !

Pendant que chacun semble frappé de stupeur, la voix de Prosper Gagnon s'élève, railleuse :

—Eh bien ! bonnes gens de Vide-Roche, je vous avais promis un dénouement à la comédie du fantôme, que dites-vous de celui-ci ?

Puis se tournant vers Niquet toujours immobile et piteux :

—Excuse-moi, Magloire ; je ne t'ai pas touché, au moins ?

—Non... murmura c lui-ci, mais... une si belle industrie éventée ! manquée !.....

Allons, il est écrit que je n'épouserai pas Hortense !

—Au contraire, garde tout ce butin et marie-toi : tu l'as bien gagné. Aussi bien, il serait difficile d'aller reprendre ce qu'on vient de jeter dans ce précipice...

—Je m'en charge ! cria l'ex-fantôme, en exécutant sur son rocher une série de folles gambades.

.....

Les bonnes gens de Vide-Poche retournèrent piteusement chez eux, jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus.

Je ne vous conseille pas d'aller leur parler fantômes ou revenants, si vous tenez à être bien reçus.

V.-EUG. DICK.

Château-Richer, nov. 1879.

## LES COIFFURES DES FEMMES A PARIS

Le *Siècle* constate l'étonnante instabilité de la coiffures des femmes :

Il n'est pas une parisienne, pas une habitante de la ville française ou étrangère qui, pour peu qu'elle se pique de suivre les modes, n'ait dix fois changé sa manière de se coiffer.

Notez que je ne parle pas des chapeaux dont la forme varie à chaque saison, et semble en ce moment vouloir atteindre le comble de l'excentricité, mais, pour les cheveux seulement, il ne faut pas être bien âgé pour avoir vu les femmes se coiffer en turban, à la giraffe, en bandeaux, en papillotes, à la Sévigné, en casque, à l'enfant, à la Marie Stuart, en résille, en chien, en tresses, etc.

Tout à tour nous avons vu leurs cheveux lisses ou frisés, leur front couvert ou découvert, des paquets de cheveux balloter sur leurs épaules ou se redresser en nattes audacieuses et menacer d'escalader le ciel.

Plus anciennement, les femmes avaient adopté les coiffures à la Titus, à la bichon, en hérisson, en frégate, à la paysanne, en cabriolet, à la grecque, etc.

C'était le beau temps alors pour messieurs les coiffeurs. On passait jusqu'à cinq et six heures à confectionner une coiffure. Et cette coiffure était une véritable œuvre d'art. Mme de Charolais, allant au bal du roi, se faisait planter sur la tête un petit jardin, et au milieu de ce jardin se trouvait un petit bosquet, et dans ce bosquet un autel supportant le portrait de son mari.

Mme de Lamballe se faisait coiffer en vaisseau à trois ponts, avec voiles et mâture. Les fameux bonnets à poil abolis en 1848, n'étaient que de mignons ornements à côté de ce déploiement excessif de cheveux.

On comprend quel personnel était absorbé par de pareils ouvrages. Douze cents perruquiers, maîtrise érigée en charge et qui tiennent leurs privilèges de Saint-Louis, emploient à peu près six mille garçons. Deux mille chambrelans font en chambre le métier, au risque d'aller à Bicêtre ; six mille laquais n'ont guère que cet emploi. Tous ces êtres-là tirent leurs substances des papillotes et des bichonnages. Voilà, au dire d'un contemporain, quel était le personnel absorbé par cette industrie de luxe.

Près de quinze mille hommes employés à coiffer une population de deux cent mille personnes ; jamais en aucun temps peut-être on ne vit une pareille abondance de coiffeurs.

## VARIÉTÉS

Au cercle, en jouant aux échecs, un célibataire tutoie M. X..., par distraction.

—Tiens, dit un des assistants à son voisin, il le tutoie donc ?

Le voisin baissant la voix :  
—Il aura cru parler à sa femme !

\* \*

Calino domestique.  
On l'interroge.

—Eh bien, Calino, votre maître est donc revenu de voyage. Il paraît qu'il n'est pas mort en route.

—Je ne sais pas, madame, je ne lui ai pas entendu dire.

\* \*

Au conseil de révision.  
Le président.—Avez-vous des infirmités à faire valoir pour être exempt du service ?

Le conscrit.—Je pourrais en avoir, si vous vouliez attendre seulement quelques années ; car mon père a eu la goutte à cinquante ans, et vous savez que c'est héréditaire.

\* \*

A un examen de botanique, le professeur montre au récipiendaire une feuille de tabac.

—Quel est le nom de cette plante ? lui demanda-t-il.

—Silence du candidat.

—Mais, vous en prenez tous les jours, s'écrie le professeur.

—Ah ! j'y suis !... C'est l'absinthe !...

\* \*

Un jeune commis d'une maison d'épicerie en gros passe son examen de volontariat.

L'examineur, après plusieurs questions sur le chapitre des connaissances spéciales, lui demande :

—D'où tire-t-on le café ?

—Oh ! monsieur, lui dit en rougissant le commis, je ne puis répondre à cette question ; c'est le secret de la maison ! Que me dirait le patron ?

## GUERISON DE LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la Recette d'un simple Remède Végétal pour la guérison inflexible et permanente de la Consommation, Bronchite, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses ; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette Recette exempte de frais, en Français, Allemand ou Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage.

Envoyez par la Poste une Etampe, nommant ce papier.

W. W. SHERAR,

149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.